

CONSOMMATION ET INTERDITS : L'ANIMAL DANS L'ALIMENTATION TSIGANE

Alain REYNIERS*

1.- La société tsigane et l'animal.

Les limites imparties à cet article ne permettent pas de brosser un tableau synthétique et systématique d'une matière aussi vaste et complexe que celle de l'alimentation carnée chez les Tsiganes. Ceux-ci constituent une population si mouvante et diversifiée qu'une approche globalisante ferait apparaître une série d'observations contradictoires, interdisant à la limite toute formulation trop générale. C'est pourquoi nous choisissons d'articuler notre propos dans la foulée d'une recherche anthropologique sur les conditions universelles d'existence et de production de cette population.

La société tsigane se présente, aujourd'hui, comme un ensemble complexe de groupes ethniques originaires du nord-ouest de l'Inde (les Manus, les Rom, les Kale) ou d'Europe (les Jéniš, les Tinkers, les Voyageurs, etc.). Une partie importante des Tsiganes forme des communautés généralement mobiles, endogames, qui tirent leur subsistance principale de la vente de biens et de services à une clientèle insérée dans un système de production dominant (agricole ou industriel). Certains d'entre eux se stabilisent, mais restent fondamentalement des travailleurs indépendants. D'autres groupes perdent ou sacrifient leur mobilité et se fondent dans la masse des travailleurs salariés. L'émergence des ethnies est liée à la pratique du nomadisme. Mais c'est la relation quotidienne avec la société sédentaire qui permet l'entretien d'une logique de différenciation (par rapport aux Gadzé, c'est-à-dire les "clients", les "paysans"; ceux qui ne sont pas Tsiganes) et d'adhésion (à la communauté endogame et à ses valeurs). C'est cette relation qui stimule un jeu de singularités entre les familles.

Les rapports que les Tsiganes établissent avec les animaux s'expriment dans le cadre des relations avec les Gadzé, entre les membres d'un même groupe ou de groupes différents. La diversité des modes de vie, la variété des écosystèmes fréquentés, l'amplitude des zones de déplacement, les activités professionnelles, la religion, l'histoire et la qualité des contacts avec les sédentaires modifient ces rapports d'une famille à l'autre. Les Tsiganes évoluent dans des espaces appropriés par la société globale. Dès lors, ils peuvent toujours avoir recours aux Gadzé pour obtenir ce dont ils ont besoin. Compte tenu de cette possibilité permanente, et s'ils voyagent, leur connaissance des écosystèmes fréquentés doit être réduite à l'essentiel. Par contre, si le groupe se stabilise ou s'il ne fréquente qu'un territoire restreint, son écosystème sera d'autant mieux maîtrisé que son économie le nécessite. En outre, la modification du statut socio-politique peut pousser un groupe marginalisé à tirer sa subsistance de la reproduction spontanée des ressources sauvages. Le passage, toujours virtuel, d'un mode de vie à l'autre exige le maintien d'une bonne flexibilité, notamment à l'égard des écosystèmes rencontrés.

Placés dans des situations très diverses, les Tsiganes ne connaissent pas tous l'ensemble des animaux des régions fréquentées, ni ces seuls animaux-là. Par contre, la pratique de l'itinérance doit leur permettre de privilégier des liens économiques alimentaires, affectifs avec des animaux qui s'adaptent facilement au changement ou qu'il est facile de se procurer auprès des Gadzé.

* Centre de Recherches Tsiganes, Université de Paris V, 106, quai de Clichy, F-92110 Clichy-sur-Seine.

2.- L'alimentation chez les Tsiganes.

Chez les Tsiganes, la nourriture n'est pas consommée systématiquement lors de repas collectifs pris à des périodes fixes de la journée. Toutes les observations faites en milieu tsigane concordent sur ce point : l'alimentation est avant tout une affaire individuelle. Chaque individu mange pour satisfaire un besoin immédiat. Il trouve sa nourriture soit dans son foyer ou auprès d'autres Tsiganes, soit au cours de ses pérégrinations chez les Gadzé, soit dans la nature. Une tendance se dessine néanmoins. Chaque ménage cuisine sa propre nourriture. Lorsque celle-ci est prête, les membres de la famille et les convives se servent à la demande, jusqu'à la disparition des mets cuisinés. Le repas qui rassemble le plus de monde est généralement pris en début d'après-midi, au retour du travail. Il n'y a pas, pour les jeunes enfants, de régime alimentaire distinct de celui des adultes. L'acte alimentaire est aussi empreint de convivialité. En dehors des fêtes collectives, les parents qui vivent à proximité partagent généralement la même nourriture. Il est fréquent que le chef de famille invite spontanément au partage de son repas ceux qui le visitent ou qui passent à proximité de son habitation. La consommation collective d'une nourriture préparée et cuisinée dans un foyer tsigane est une marque de fraternité, d'égalité et de respect mutuel. C'est le même signe que l'on retrouve dans l'échange de nourriture entre les foyers. Ces multiples occasions d'affirmer une identité collective autour d'un repas permettent de maintenir, voire de renforcer, la cohésion sociale des communautés, tant à l'égard des Gadzé que des groupes avec qui le contact est évité.

L'alimentation varie en fonction du mode de vie et du niveau socio-économique des familles. Elle est plus diversifiée, mieux équilibrée chez les nomades que chez les sédentarisés, plus riche dans les familles aisées que chez les pauvres. Mais d'une manière générale, cette alimentation est trop riche en glucides et en lipides. Les Tsiganes consomment énormément de pain, de pâtes et de pommes de terre. La viande — sous forme de ragoûts, de grillades, de charcuterie — est tout particulièrement valorisée. Les plats en sauce, généralement très salés et fort gras, sont tout à fait courants. Certaines familles fondent encore leur régime alimentaire sur le pain, la graisse animale et des boissons stimulantes (café, alcools). L'obésité et les pathologies digestives (surtout des gastro-entérites plus ou moins répétitives), conséquences de cette mauvaise alimentation, sont plus courantes que chez les Gadzé, et cela tant chez les adultes que chez les enfants (*cf.* par exemple, AZAMA, 1981).

3.- L'animal ingéré : critères de choix.

Le champ de l'alimentation carnée consommable varie d'une ethnie à l'autre, voire, au sein de celles-ci, d'une famille à l'autre. Le choix d'un animal à des fins alimentaires est d'abord déterminé par les possibilités d'accès à la nourriture. Il est infléchi par le respect d'une série d'interdits et par le souci de se singulariser par rapport aux groupes concurrents. Il reste lié aux conditions générales d'existence de ces populations dans la société globale.

3.1.- L'accès à la nourriture.

La chasse et la pêche fournissent des denrées fraîches directement issues de l'environnement naturel. L'homme se charge généralement de ces occupations. Certains groupes, probablement plus que d'autres, recourent à ces moyens pour acquérir des ressources alimentaires : les Manuš, les Jénis, les Gypsies. La pratique de la chasse est attestée chez les Tsiganes dès le XVI^e siècle (VAUX DE FOLETIER, 1979). Le chien est, à cet égard, un auxiliaire précieux; il est surtout associé à la chasse au hérisson et sa valeur est reconnue à son habileté à pister cet animal. D'autres animaux sont pris au collet, comme le lièvre. Le gros gibier est chassé par quelques familles, notamment chez les Manuš des Pyrénées. Certaines familles aisées possèdent des droits de chasse.

Le ramassage est une autre technique d'acquisition des denrées animales : elle vaut, par exemple, pour les escargots, les grenouilles, les hérissons en hiver, les œufs. La pêche, elle aussi, fournit une alimentation variée à certains Tsiganes. C'est aujourd'hui beaucoup plus une activité liée aux loisirs, pour ceux qui vivent dans les villes ou aux alentours de celles-ci. Divers procédés sont utilisés pour pêcher les poissons : la pêche à la gaule (aux vers, au vairon, au devon, aux larves, aux insectes, à la plume), la pêche à la main, la pêche à la fourchette. Les écrevisses et les anguilles

sont aussi consommées. Les fruits de mer sont ramassés dans les régions où ils abondent. Le poisson pêché n'est pas nécessairement consommé : dans plusieurs familles, il s'agit d'une nourriture réservée aux enfants; ailleurs, le produit de la pêche est échangé contre d'autres ressources. Car, c'est essentiellement par l'intermédiaire des Gadžé que, depuis toujours, les Tsiganes pourvoient à leur alimentation. Plusieurs moyens sont utilisés : l'achat, le troc, l'échange de services, la "chine" sous diverses formes. Cette sollicitation des populations non tsiganes incombe surtout à la femme. A cela, il faut ajouter la possibilité de se nourrir directement chez les Gadžé : dans un monastère, chez le paysan; dans un restaurant, une friterie ou un *fast-food*. La "chine", procédé qui consiste à aller chercher des ressources diverses, éventuellement par l'offre de biens et de services, rapporte, sur le plan alimentaire, la nourriture la plus courante des Gadžé : des légumes, du pain, des céréales, mais aussi des œufs, du lard, du jambon, des saucisses, du fromage, de la volaille. Le recours quotidien à cette technique d'acquisition, renforcé par la mobilité, le rejet social, la précarité, a façonné (ou renforcé?) des habitudes alimentaires et conduit les Tsiganes à préférer les animaux d'élevage les plus répandus tels le porc, la poule et l'oie, ou les produits dérivés (charcuterie). L'élevage d'animaux à des fins alimentaires et le stockage des produits dérivés sont, à de rares exceptions près, des prérogatives laissées aux Gadžé.

3.1.- Interdits alimentaires.

Une série d'interdits vient limiter le nombre des animaux consommables. La majorité des Tsiganes s'y soumettent par souci d'hygiène et pour des motivations d'ordre symbolique. Ces interdits reposent sur une distinction entre l'extérieur du corps social autant que du corps physique et sur la sexualité. En substance, il faut éviter d'ingérer des aliments contaminés par la souillure des Gadžé, par les sécrétions externes du corps humain, par l'impureté temporaire de la femme, par le comportement de certains animaux (toilette et pratiques alimentaires). Par ailleurs, il faut se garder de manger certains animaux, eux-mêmes non susceptibles d'impureté, mais dont l'ingestion provoque l'exclusion sociale plus ou moins radicale. En outre, les animaux qui vivent auprès des familles peuvent être donnés, vendus ou échangés; mais ils ne sont pas destinés à la consommation : leur ingestion serait considérée, sur le plan symbolique, comme un acte d'endocannibalisme dangereux pour l'identité du groupe et sa cohésion sociale. Enfin, les familles s'abstiennent de manger les aliments préférés de leurs défunts et cela pendant une période plus ou moins longue (ainsi, elles évitent de rappeler les morts parmi les vivants).

Si le principe a valeur universelle, son application concrète entraîne de multiples variantes. Chez les Manuš, par exemple, l'interdiction de manger du cheval (animal pur, par excellence), du chien, du chat ou de la viande de femelle gravide est absolue. Elle s'étend à l'utilisation de la vaisselle qui aurait servi à en cuire et à l'établissement de relations avec ceux qui en auraient consommé. Cette chaîne d'interdits se retrouve dans d'autres groupes, tels les "Tsiganes de la Plaine" en Pologne. Mais le cheval est couramment consommé par les Jéniš et maints témoignages rapportent le caractère courant de la manducation de la viande de chat en divers points d'Europe. Si les Manuš aiment le lapin et les escargots, les Rom Lovara préfèrent ne pas en ingérer. Le mouton est mangé par les Rom musulmans et par d'autres Tsiganes; mais cette viande est rejetée dans certaines familles. Dans quelques groupes, il est interdit aux femmes de toucher à la viande rouge et d'en manger pendant leurs règles. Ailleurs, la consommation d'animaux non sevrés est prohibée pour toute la collectivité.

La manducation de la viande fraîche est valorisée dans plusieurs groupes. Des individus préfèrent parcourir une longue distance pour se procurer des denrées jugées saines chez tel boucher ou dans telle ferme dont ils connaissent la propreté. Dans le même ordre d'idée, un nombre important de Tsiganes achètent les animaux vivants et les tuent chez eux; recevoir une poule tuée et plumée serait pour eux une insulte. Pourtant, plusieurs auteurs ont insisté sur le goût des Tsiganes (surtout en Europe Centrale) pour la viande faisandée, voire légèrement avariée. Grellmann (1810) rapporte d'ailleurs la justification donnée par ceux qui apprécient cette nourriture : "La chair d'un animal que Dieu fait mourir doit être meilleure que celle d'un animal tué par la main des hommes."

3.3.— Consommation et identité collective.

L'identité tsigane s'affirme par rapport aux Gadžé, comme par rapport aux autres Tsiganes. Globalement, les Gadžé sont considérés comme des gens pollués, qui ne connaissent ni ne respectent les interdits en vigueur chez les Tsiganes. C'est pourquoi ceux-ci sont réticents pour ingérer de la nourriture préparée par les Gadžé. D'une manière générale, beaucoup de précautions doivent être prises au cours du processus d'acquisition des aliments auprès des populations sédentaires. Certains groupes accusent les Gadžé de manger du chien et du chat; d'autres refusent l'idée que les Gadžé puissent manger du hérisson, leur mets favori. Mais les Tsiganes sont loin de prendre systématiquement le contre-pied des habitudes alimentaires des Gadžé. Les uns et les autres consomment du porc et des volailles; dans bien des régions, ni les uns ni les autres ne mangent du cheval. Souvent, les mêmes mets sont consommés, mais des différences culinaires subtiles sont maintenues intentionnellement.

Un jeu de singularités analogue est établi entre les Tsiganes. Sutherland (1975) signale qu'en Californie, des lignages s'identifient par l'animal mangé à des fêtes rituelles et s'accusent mutuellement de sélectionner une bête dotée d'attributs relativement pollués. Thompson (1922) remarque que les familles habituées au respect de mêmes interdits ont plutôt tendance à multiplier les mariages entre leurs membres. Chez tous les Tsiganes, l'accusation de la manducation d'une viande prohibée est une insulte extrêmement grave, car elle signifie que l'accusé est plus proche des Gadžé que de l'accusateur et que rien n'engage à établir des liens de solidarité avec lui. Plus que la matérialité du fait imputé, c'est la rupture signifiée par l'accusation qui compte.

Certains animaux sont renommés pour la qualité de leur chair. Leur acquisition, leur préparation et leur consommation constituent autant un rituel d'identification ethnique qu'un acte alimentaire. Le hérisson est tout particulièrement représentatif de cette catégorie. Vivant à la lisière des jardins, à la jonction entre les mondes sauvage et civilisé, cet animal est le compagnon buissonnier, l'image du Tsigane dans la nature. Associant l'homme et la femme à l'un ou l'autre stade de sa préparation, il réduit les oppositions au sein de la communauté. De la chasse à la manducation, activités perçues comme authentiquement tsiganes, tous les gestes sont empreints de la culture de celui qui les accomplit. A chacun de ces stades, les Tsiganes entretiennent d'ailleurs savamment une multitude de différences qui les identifient et les singularisent au sein de leur société.

4.— Conclusions.

Le choix d'un animal à des fins alimentaires dépend principalement du rapport spécifique qui lie chaque groupe tsigane à la population non tsigane avec laquelle il entretient des liens économiques, politiques et culturels privilégiés. Il dépend aussi d'un système d'interdits ethniques et familiaux dont la fonction principale est de se prémunir contre toute souillure interne et, partant, d'assurer un minimum de cohésion sociale entre des groupes et des individus dispersés dans une société qui n'est pas la leur. A l'exception du serpent (l'être le plus impur de l'univers), chaque animal est susceptible d'être consommé par l'un ou l'autre Tsigane. Dans la réalité, les habitudes alimentaires sont relativement bien fixées. Mais le contexte symbolique dans lequel se déroule la séquence acquisition - préparation - consommation de la chair d'un animal a autant d'importance que le choix de cette viande. Autrement dit, lorsqu'il mange, le Tsigane ne fait pas que consommer de la nourriture; il absorbe aussi sa propre culture et il participe, au cours de cette action, à la production de sa communauté. Il n'y a pas de véritable repas sans viande. Pour être ingérée, celle-ci doit être exempte d'impureté ou de pollution. Elle sera appréciée pour sa graisse, pour la fermeté de sa chair, pour son goût prononcé et, dans plusieurs groupes, pour sa fraîcheur. Des vertus thérapeutiques peuvent aussi lui être attachées. En tout cas, la viande procure de la vigueur. Mais, comme sa place dans l'alimentation dépend d'une acquisition aléatoire, c'est le repas dans son ensemble et les multiples en-cas qui rassasient.

BIBLIOGRAPHIE

- ACTON A. (1971) : The Function of the Avoidance of Moxadi Kovel's (amongst Gypsies in South Essex), *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3^e série, 50 (3 et 4) : 102-121.
- AZAMA J.-L. (1981) : *Essai d'analyse comparée de la santé des Tsiganes sédentaires et voyageurs à Toulouse*, Thèse pour le doctorat d'Etat en médecine, Univ. Paul Sabatier (Toulouse).
- BLOCK M. (1936) : *Mœurs et Coutumes des Tsiganes*, Payot édit., Paris, 272 pp.
- DAVAL M. et JOLY D. (1979) : Mode de vie, Coutumes, Traditions, *Saisons d'Alsace*, 67 : 25-32.
- DOLLE M.-P. (1980) : *Les Tsiganes Manouches*, chez l'auteur, Sand, 232 pp.
- FARJO M. (1956) : *La truite; sa pêche pratique à l'école des Gitans*, La Maison Rustique édit., Paris.
- FICOWSKI J. (1981) : L'autorité du Sero-Rom sur les Tsiganes de Pologne, *Etudes Tsiganes*, 4 : 15-25.
- GILLIAT-SMITH B. (1907) : The Gypsies of the Rhine Province in 1902-3, *Journal of the Gypsy Lore Society*, Nouvelle Série, I, 2 : 125-145.
- GRELLMANN H.M.G. (1810) : *Histoire des Bohémiens, ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade; suivie de recherches historiques sur leur origine, leur langage et leur première apparition en Europe*, Chaumerot édit., Paris.
- LEVAKOVICH G. et AUSENDA G. (1977) : *Tsigari; vie d'un Bohémien*, Hachette édit., Paris, 288 pp.
- OKELY J. (1983) : *The Traveller-Gypsies*, Cambridge University Press édit., Cambridge, 254 pp.
- PETROVIC A. (1935) : Contribution to the Study of Serbian Gypsies, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3^e série, 14 (2) : 86-94.
- PIASERE L. (1985) : *Mare Roma. Catégories humaines et structures sociales. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, Etudes et Documents balkaniques et méditerranéens édit., Paris, 274 pp.
- REYNIERS A. (1981) : *Le cheval, le chien et le hérisson chez les Tsiganes*, Mémoire pour le certificat d'ethnozoologie et d'ethnobotanique, Université René Descartes (Paris V).
- REYNIERS A. (1982) : *Les animaux des Tsiganes; essai d'ethnozoologie*, Mémoire de maîtrise de sociologie (Anthropologie sociale et sociologie comparée), Université René Descartes (Paris V).
- SUTHERLAND A. (1975) : *Gypsies. The Hidden American*, Tavistock Publications édit., London, 330 pp.
- THOMPSON T.W. (1922) : The Uncleaness of Women among English Gypsies, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3^e série, 1 (1) : 15-43.
- TILLHAGEN C.-H. (1957) : Food and Drink among the Swedish Kalderasa Gypsies, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3^e série, 36 (1 et 2) : 25-52.
- VALLET J. (1977) : La cuisine manouche, *Monde Gitane*, 43 : 1-4.
- VAUX DE FOLETIER F. DE — (1970) : *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Fayard édit., Paris, 288 pp.
- VAUX DE FOLETIER F. DE — (1979) : Chasse et pêche parmi les Tsiganes, *Etudes Tsiganes*, 2 et 3 : 5-12.
- VEKERDI J. et MOHAY A. (1980) : Comment les Tsiganes vivaient-ils auparavant? Récit lovari de Hongrie, *Etudes Tsiganes*, 2 : 5-12.
- WILLIAMS P. (1986) : Storia del Manuš, del Pirdo et del porcospino, *Lacio Drom*, 22 (1) : 38 pp.
- YANNAKOPOULOS T. (1974) : Evolution de la vie des Tsiganes dans les villages de Grèce, *Etudes Tsiganes*, 4 : 32-35.
- YOORS J. (1967) : *J'ai vécu chez les Tsiganes*, Stock édit., Paris, 170 pp.

DISCUSSIONS

Laurence BÉRARD. — *Quelles sont les raisons pour lesquelles les Rom ne consomment pas les poissons qu'ils pêchent?*

A. REYNIERS. — *Le poisson n'entre pas systématiquement dans le quotidien alimentaire des Tsiganes. Certains groupes le pêchent, notamment ceux qui, en Europe occidentale, ont longtemps vécu en marge de la société agricole. Les familles qui vivent en étroite contact avec des sociétés sédentaires dont le régime alimentaire s'appuie largement sur la consommation des produits aquatiques ont une meilleure connaissance des poissons et de leurs préparations culinaires que celles qui vivent dans d'autres situations. Dans les familles que je connais, la pêche est surtout un*

loisir masculin et son produit sert, pour une part, à l'alimentation des enfants. Il est aussi vendu aux Gadzé.

F. POPLIN. — N'y aurait-il pas une relation entre les poissons et le hérisson ? Par exemple, les poissons piquants (perches) ne seraient-ils pas distingués ? Je pense ici que les oursins sont désignés en allemand comme "hérissons de mer" (Seeigel). N'y aurait-il pas un lien aussi avec la châtaigne ? Pour ce qui est des poissons, il est indéniable que ceux-ci représentent, de manière générale, le non-piquant, le contraire — au toucher — du hérisson.

A. REYNIERS. — Chez les Manus, le hérisson est l'animal qui symbolise, par excellence, la vie de Tsiganes. Bien que la démarche n'ait pas encore été entreprise, il serait intéressant de vérifier si, par analogie — ou par opposition — un animal aquatique ou un végétal remplissent une fonction similaire. Je laisse donc ouverte cette partie de la question, en suggérant toutefois de l'aborder avec prudence. La pensée tzigane est fondée sur un système original d'oppositions distinctives entre groupes humains et se nourrit d'emprunts faits aux sociétés de rencontre. C'est probablement bien davantage dans ces sociétés-là, plutôt que chez les Tsiganes eux-mêmes, qu'il faut chercher le sens des similitudes éventuelles. Deux réponses complémentaires peuvent être données à la deuxième partie de la question. Sur le plan zoologique, deux espèces de hérissons vivent en Europe. L'une occupe les pourtours du bassin méditerranéen, les Balkans et le sud-ouest de la Pologne (le nez, chez cette espèce, est effilé comme le museau d'un chien). La seconde est répandue ailleurs (le nez est aplati comme le groin d'un cochon). Il est probable que les Tsiganes voyageant entre ces régions connaissent les particularités anatomiques des deux espèces. La seconde réponse est d'ordre ethnologique. Toute proportion gardée, le hérisson est un peu au Tsigane ce que le porc a été pour le sédentaire européen, notamment sur le plan de l'alimentation. Par contre, la manducation du chien est réprouvée. En automne et en hiver, lorsque le hérisson est gras et bien dodu, il a un nez de cochon et s'avère tout à fait comestible. Par contre, au printemps, lorsque l'animal se réveille et va se reproduire, il est maigre et son nez est celui d'un chien. On s'abstient alors de le consommer. L'accusation de manger du hérisson à nez de chien, portée par un Tsigane à l'encontre d'un de ses semblables, peut stigmatiser le refus d'établir des relations étroites avec quelqu'un qui ne respecte pas la Nature et ses rythmes.

Noëlie VIALLES. — Comment les animaux consommés, notamment les hérissons, sont-ils tués, dépouillés et éviscérés ? Sont-ils saignés ?

A. REYNIERS. — En règle générale, les grands chasseurs de hérissons ont une très bonne connaissance des endroits où, dans leur zone de déploiement, vivent ces animaux. Ils savent où ceux-ci pullulent et là où il y en a moins. Dans la plupart des cas, ces Tsiganes s'interdisent de prélever tous les hérissons d'un même lieu, afin de ne pas entraver leur reproduction. Ils s'abstiennent souvent de les chasser au printemps et, s'ils les mangent tout de même, ils se limitent à la consommation des mâles. D'un groupe à l'autre et selon les recettes, le hérisson est tantôt vidé de ses entrailles par le dos ou par le ventre, tantôt enrobé dans de l'argile et cuit à même la braise. Les épines grattées sont laissées sur le sol et les os qui accompagnent les morceaux de viande dans les ragouts sont ensuite jetés aux ordures ménagères. Ils ne sont pas, en tout cas aujourd'hui, travaillés ultérieurement pour en faire des outils. Notons que, pour combattre la coqueluche ou le mal de dents, certains Tsiganes recommandent la succion d'une patte de hérisson. Ce n'est pas tant sur le plan de la culture matérielle que sur celui des représentations (notamment de l'identité ethnique) que l'importance du hérisson peut être décelée. Tous les gestes qui accompagnent la chasse, la préparation culinaire et la consommation de cet animal sont des affirmations d'une appartenance à un groupe ethnique spécifique et, dans ce groupe, à une famille déterminée. Cette faculté d'exprimer la singularité de sa position dans l'univers social est encore accrue par les ressources du vocabulaire, chaque groupe ayant réservé un terme particulier pour désigner le hérisson.

Annie GRANT. — En Angleterre, des chips "à goût de hérisson artificiel" sont fabriqués et très appréciés. Auparavant, ils étaient confectionnés à base de viande de hérisson. Cette pratique a provoqué un scandale et la production primitive a été remplacée par des procédés artificiels, mais non pas abandonnée.

A. REYNIERS. — Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mais il est vrai que l'art culinaire tzigane se caractérise par toute une série de recettes qui varient selon les groupes ethniques et les régions où ceux-ci sont implantés. En France, dans le Massif central, les Manus consomment le hérisson à la broche, à l'étouffée, à l'aillée. L'assaisonnement varie selon les saisons, compte tenu

du goût momentané de la viande de l'animal. En automne, ses boyaux sont consommés car on leur trouve un goût sucré.

L'EXEMPLE DES TSGANES ROM (Résumé)

Michel DEWAL

Dans une perspective d'ethnoarchéologie, nous avons étudié pendant cinq ans les groupes de Tsiganes Rom en Belgique.

Outre les informations concernant la structure de l'habitat, le choix des emplacements de camp et d'autres données anthropologiques de premier ordre, nous avons également pu recueillir des données sur des usages coutumiers et, en particulier, sur les relations entre les humains et les animaux.

Le cheval est traditionnellement employé au travail. Le cheval est capable de distinguer ce qui est comestible ou pas pour l'homme, il est autorisé de le manger.

Les bovins ne présentent aucun intérêt. Ils peuvent donner des produits laitiers, mais ils ne sont pas mangés.

Le porc est l'animal dont la viande est préférée. Lors des fêtes, c'est le porc qui est consommé, autant que possible.

Les moutons et les chèvres ne présentent pas d'intérêt, sauf en cas d'extrême nécessité.

Les lapins et les lièvres sont très peu consommés.

Les volailles sont les plus appréciées, et sont plus facilement acceptées.

Les poissons sont consommés très occasionnellement.

Enfin, l'animal le plus important est le chien. Les chiens sont très appréciés, surtout si on les considère sous un "titres" particulier.

L'un des critères importants dans le choix des animaux est celui d'une croyance originelle dans la qualité variable de l'"air" ou de l'"énergie" des animaux.

Ce choix est évidemment d'importance.